



Parfum de renaissance

Dur dur l'hiver que nous venons de passer !

Au moment où vous lirez ces lignes, l'hiver sera-t-il terminé? Je ne peux le prédire. Je me souviens de la fois où je me suis retrouvé, en revenant d'un voyage à Québec, dans l'obligation de rebrousser chemin dans le parc des Laurentides à cause d'une tempête impromptue. Imaginez! c'était un 28 avril. J'étais parti le matin à la faveur d'une température estivale.

Avec l'hiver que nous venons de passer, vous comprendrez que je n'ai pas le goût d'en célébrer la magie. C'est bien davantage la version moins poétique que je retiens, avec ses tempêtes, ses froids sibériens, les nombreuses sorties de route et

le dépassement de la moyenne historique de neige. Dans ces conditions, combien de fois m'est venue à l'esprit, à la manière d'un refrain aux paroles pas très catholiques, la réflexion: « Si le m... hiver pouvait finir! » Animé d'une ferveur plus grande, j'aurais sans doute privilégié le verset du célèbre cantique des trois enfants dans la Bible: « **Et vous, le givre et la rosée, bénissez le Seigneur, et vous, le gel et le froid, bénissez le Seigneur, et vous, la glace et la neige, bénissez le Seigneur!** » (Dn 3, 69-70). J'avoue humblement que pour avoir cet élan de gratitude envers la dure saison, j'aurais besoin d'une grâce particulière du Seigneur.



Pour expliquer les conditions hivernales pénibles, on évoque volontiers le réchauffement de la planète. Bien d'accord, mais ce réchauffement, et c'est le moins que l'on puisse dire, est loin de se faire parallèlement avec le réchauffement du cœur. Plus souvent qu'à son tour, notre monde intérieur se retrouve en mode hivernal. Aussi, pour passer à travers, faut-il savoir garder l'optimisme autant dans les moments d'ivresse que dans les éclipses du cœur. En disant cela, je fais davantage appel à la sagesse qu'au sentiment, lequel m'apparaîtrait pour une fois beaucoup plus réaliste que la froide raison.

Un jour, je regardais une entrevue à la télévision avec un artiste québécois qui s'était installé en Californie. À un moment donné, l'animatrice lui demanda si, dans son paradis californien, quelque chose du Québec lui manquait. Il répondit : « Ce qui me manque le plus, c'est l'alternance des saisons ». Il en est ainsi dans la vie. On dirait que l'équilibre horizontal des choses finit par être ennuyeux. Même un bonheur qui se prolonge finit par lasser. Avez-vous remarqué jusqu'à quel point la vie est ironique? Il faut de la tristesse pour connaître le bonheur, du bruit pour apprécier le silence et l'absence pour profiter d'une présence?

Pour apprécier la vie, il faut avoir connu l'épreuve, la souffrance, voire le malheur. Quand je regarde les grands bonheurs de



ma
vie,
je re-
marque
qu'ils ont,
pour la plupart, été
précédés d'un événement
négatif, d'une blessure, d'un vide à com-
bler. Récemment, j'apprenais la mort de
l'un de mes auteurs préférés, Jean d'Or-
messon. Dans une entrevue qu'il avait ac-
cordée précédemment, il parlait de la vie
en ces termes : « La vie est une vallée de
larmes, mais il y a aussi des roses. »

Pour apprécier le printemps, il faut avoir
passé l'hiver. C'est alors que l'amertume
fait place à l'optimisme. On se met à rêver



à la chaleur, aux prés verdoyants, aux parcs en pleine floraison où la nature remplit l'environnement de parfums odorants. Et puis c'est la sève de l'Acte créateur qui ragaillardit toute la nature. Parallèlement, le cœur s'élargit à la dimension de l'Univers et se met à se raccorder à la vie qui s'annonce belle et radieuse d'espérance.

J'aurais le goût d'illustrer mon propos par un passage d'un roman que j'aime beaucoup et qui a l'heur de me soutenir quand vient l'épreuve.

Je le relis souvent. Il m'inspire tellement qu'il est pour moi parole d'évangile. Je l'extrait d'un très beau roman intitulé *Maria, les fleurs d'amandier*, de l'écrivaine espagnole Maria Ostenero-Leon.

Cette femme vient de passer à travers une très grande épreuve. S'ouvre alors devant elle un horizon de sens et d'espoir. Elle l'exprime à travers l'image de la renaissance printanière, symbole même de la vie qui renaît de ses cendres. Dans un élan d'espérance, elle écrit : « Je vais attendre le printemps. Je

sais que tout doit renaître, refléurir. Je sais que le tapis vert du pré s'ornera de boutons d'or, que les arbres offriront au soleil les splendeurs qu'ils tiennent cachées, mais mon cœur est en alerte, et je n'ai pas la patience de garder les yeux fermés pour laisser au printemps la joie de me surprendre. Comme on attend la venue de l'être aimé, comptant les jours et les heures, espérant sa silhouette jusqu'au bout de la nuit, tendant l'oreille parce qu'on a cru reconnaître le bruit de ses pas, je guette le printemps. Je suis amoureuse de lui. Je suis amoureuse de la vie. »

